|  |
| --- |
| **Humanités, littérature et philosophie - Les expressions de la sensibilité** |

Corrigé du Baccalauréat blanc.

**Essai philosophique : Dans quelle mesure la sensibilité nous donne-t-elle accès au réel ?**

Hegel a pu montrer, dans la *Phénoménologie de l’esprit*, que la « certitude sensible » est la première attitude de l’esprit, et la prétention à atteindre le réel dans une intuition sensible immédiate, mais qu’elle ne résiste pas à la réflexion qui révèle en elle la négation qui constitue sa propre contradiction. La conscience naïve, en effet, prétend que les sens nous révèlent les choses telles qu’elles sont : tel l’objet est senti, tel il est. Pourtant, nous dit Hegel, il suffit de mettre cette prétendue vérité et de la noter par écrit, par exemple, que *maintenant, il fait jour*, pour constater que le *maintenant devient par la suite nuit.* Dès lors, la simplicité de notre visée immédiate dans le « pur ceci » se dédouble en un « ici et maintenant », et aussi entre un sujet et un objet, entre le moi et la chose, qui ne cessent de changer. L’ici et le maintenant n’existent que par rapport au sujet, par rapport au moi, dont le point de vue est aussi particulier et subjectif, car d’autres *moi* peuvent prétendre à un autre point de vue. La « certitude sensible » se renverse donc dans son opposé : la sensibilité ne nous donne pas accès au réel – puisqu’il faut bien entendre, par réel, ce qui existe *en soi* et *pour soi* – mais seulement à l’apparence, non à *l’être* mais au *paraître*, non au certain mais à l’illusoire.

Il faut donc de toute évidence – et on le sait depuis Socrate et Platon – opposer le sensible et l’intelligible : ce qui est saisi par les sens et ce qui est saisi par la pure pensée. Le sensible, c’est le cas particulier, ce qu’on a sous les yeux ; l’intelligible, c’est son concept, la définition de son essence, sa loi générale. Ainsi, les concepts mathématiques (ces « natures simples », comme le dit Descartes, que sont cercle, carré, rectangle, etc.) correspondent toujours à des idées générales et abstraites, dont il est toujours possible de donner des exemples qui n’en sont que des images pour l’intuition sensible (jamais, en tant que tels, des définitions). Et il en va ainsi de toute loi scientifique (*e=*1/2$ɣt²$ ; H2O, etc.). Un concept est donc une idée à laquelle aucun exemple particulier n’est adéquat, mais qui s’applique pourtant à eux tous pour les définir, les faire comprendre, les rendre intelligibles.

C’est Socrate qui, premier philosophe, si c’est bien « l’inventeur du concept » comme le dit Aristote, va étendre à toutes les actions humaines la recherche de l’essence, de l’intelligible, en interrogeant ses concitoyens sur la vertu (*Ménon*), la piété (*Euthyphron*), le courage (*Lachès*), le beau (*Hippias*), etc., en exigeant toujours de dépasser l’opinion, l’exemple particulier, auquel une multiplicité d’autres exemples peuvent être opposés, pour atteindre ce « caractère unique », « essentiel » et « commun », que Socrate désignait comme leur « Idée » (en grec Eidos). On peut donc opposer le sensible à l’intelligible parce que l’un est toujours particulier, multiple et changeant, tandis que l’autre est général, unique et permanent (il y a de multiples exemples de cercles particuliers, ou choses circulaires, mais *une* seule définition – *figure plane fermée dont les points sont équidistants du centre* – qui en donne l’essence et permet de les *unifier* dans un concept). Et c’est pourquoi la sensibilité ne permet pas, selon Socrate et Platon, d’accéder au vrai, au réel : à ce qui est identique à soi-même. Seul le concept, l’Idée intelligible, permet d’atteindre la réalité, ce qui demeure identique à ce qu’il est. C’est encore Aristote qui le dira autrement en remarquant que toute chose existant par soi, toute « substance », est composée de matière et de forme, la sensibilité ne permettant de saisir que l’élément matériel (le bois dont est fait cette table, etc.), et la pensée saisissant quant à elle l’élément formel (forme rectangulaire pour la table dans notre exemple).

A cet égard, le *pur sensible* serait, en tant qu’absolument séparé de l’intelligible, totalement indicible et impensable. C’est ce qu’on ressent précisément à la lecture du texte de Nathalie Sarraute qui ne parvient même pas à *désigner* par un mot adéquat (« félicité », « extase », « bonheur », et peut-être « joie ») l’intensité de cet étrange sentiment d’exaltation éprouvé dans son enfance. C’est que les termes du langage sont toujours vagues et abstraits : ils peuvent tout signifier de manière indéterminée. Un mot n'est que « l’identification du non-identique » comme le dirait Nietzsche, et il ne parvient jamais à exprimer dans sa singularité, son originalité absolue, une expérience vécue unique en son genre et à nulle autre pareille. La sensation éprouvée dans ce moment-là est alors, pour l’auteur, comme un instant qui échappe au temps, un instant d’éternité qui semble enfin confondre le moi avec la totalité de la vie qui circule dans la masse indéfinie des choses.

On remarquera à cet égard que ce qui est *indicible*, c’est ce dont on ne peut unifier la signification qui se perd indéfiniment dans d’autres significations. L’indicible est semble-t-il *le multiple pur* : et c’est bien là ce qui se perd dans l’écoulement perpétuel du temps, le devenir universel, comme l’avait vu Héraclite pour qui « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ». Et pourtant, le pur sensible c’est aussi ce qui se confond, dans l’instant ponctuel de l’unité avec toutes choses, avec la pure pensée ! L’indicible c’est aussi ce qui relève de *l’unité pure*, ce qui ne comporte aucune différence, altérité, ce qui coïncide parfaitement avec soi-même, l’absolu (qui ne peut être dit, puisque pour parler il faut la distinction Sujet-Prédicat, dans la simple forme **S *est* P**). Chez Sarraute, il n’y a plus qu’un mot, « joie », qui semble désigner par sa brièveté cette sensation recherchée mais dont ce mot ne dit finalement rien !

Si dès lors, le multiple pur, le sensible, est indicible (parce qu’on ne peut rien dire de ce qui change toujours), tout comme l’unité pure, l’intelligible (parce que toujours le même sans être différent, on n’en peut rien dire qui permette d’en savoir autre chose), qu’est-ce qui permettra d’en parler ? C’est évidemment leur rapport. Mais dans ce cas, il y a deux possibilités. Il y a d’abord la *présence* de l’intelligible dans le sensible : c’est la « structure » et c’est ce que l’entendement scientifique connaît de la nature. C’est dans le fond ce qu’en dit Descartes, qui réduit le sensible à une simple apparence illusoire (simple sentiment qui n’a aucune existence hors de la pensée dont on peut douter par le célèbre argument du rêve), pour trouver le fondement de la vérité, du côté du sujet, dans le *Cogito*, la conscience de soi et, du côté de l’objet, dans l’espace abstrait de la physique mathématique, conçu comme essence de la matière. Or, seconde possibilité, le rapport du sensible à l’intelligible, c’est encore la *symbolisation* de l’un par l’autre : c’est la « métaphore ». Ainsi, l’œil de Caïn symbolise chez Victor Hugo la conscience morale : le poète sait trouver l’expression parfaitement adéquate à l’Idée symbolisée. Il y a donc dans le sensible des rapports analogiques permettant d’exprimer des significations intelligibles. Voilà ce qui est communicable dans le sensibilité esthétique, qui demeure sans cela inexprimable sur le plan logique ou conceptuel. Et c’est pourquoi Kant, dans la *Critique du jugement*, faisait de l’imagination créatrice la faculté des Idées esthétiques. Le poète ne s’en tient pas seulement à la chose (l’œil), l’élément sensible (matière), ni seulement à l’Idée (la conscience morale), l’élément intelligible (forme), mais il saisit entre eux les rapports analogiques qui permettent de les unifier dans une intuition symbolique. Il atteint en cela l’universel, comme en atteste Rainer Maria Rilke qui prétend que « dans une seule idée d’un créateur vivent mille nuits d’amour oubliées qui la comblent de majesté et de grandeur » (*Lettres à un jeune poète*). A la limite la métaphore peut devenir elle-même obscure, dans ce qu’elle signifie symboliquement, comme dans le fameux vers de Paul Eluard : « La terre est bleue comme une orange ». Ce sont aussi les « illuminations » de Rimbaud qui, comme chez Mallarmé, transfigurent toutes les sensations ou impressions fugaces pour atteindre l’idéal de leur notion poétique pure.

C’est donc finalement par la médiation de l’art que la sensibilité, dans sa plus haute intensité, permet de transfigurer le réel, et donc d’atteindre la profondeur de la vie, la Vérité, l’Ailleurs, puisque si on en croit Rimbaud « la vraie vie est absente ».